ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DU VOCABULAIRE DE LA PRODUCTION DU MIL EN MILIEU TRADITIONNEL ZARMA DU NIGER

Hamadou DAOUDA
Université Abdou Moumouni de Niamey
borayze@gmail.com
Issa ABDOU YONLIHINZA
Université Abdou Moumouni de Niamey
yolehinza@gmail.com

Résumé

L'agriculture est l'une des activités économiques les plus connues. C'est une pratique aussi vielle que le monde. Elle consiste à exploiter un milieu naturel pour en tirer profit, à travers la production de végétaux et d'animaux nécessaires à la survie de l'espèce humaine. En milieu traditionnel Zarma, l'agriculture constitue l'épicentre du domaine économique depuis la nuit des temps. D'un point de vue linguistique la pratique de cette activité est sous-tendue par l'utilisation d'une terminologie riche et variée. L'analyse morphologique et sémantique d'un corpus formé à partir de ce vocabulaire, prenant en compte les périodes de l'année, les modes d'ensemencement, les différentes étapes de croissance du mil, ainsi que certaines techniques culturales met en relief la richesse culturelle et linguistique que revêt le vocabulaire objet de cette étude.

***Mots clés** : agriculture, vocabulaire, morphologique, sémantique, linguistique.*

Abstracts

One of the main economic activities in different corners of the world, agriculture is a practice as old as the world. It consists of exploiting a natural environment to profit from it, through the production of plants and animals necessary for the survival of the human species. In traditional Zarma environments, agriculture has been the epicenter of the economic domain since the dawn of time. From a linguistic point of view, the practice of this activity is underpinned by the use of a rich and varied terminology. The morphological and semantic analysis of a corpus formed from this vocabulary, taking into account the periods of the year, the sowing methods, the different stages of millet growth, as well as certain cultural techniques, highlights the cultural and linguistic richness which covers the vocabulary which is the subject of this study.

***Keywords:** agriculture, vocabulary, terms, morphological, semantic, linguistics.*

Introduction

La région du sahel est connue pour une agriculture de type saisonnière. Dans cette partie du globe où la production agricole reste tributaire des

aléas climatiques, le mil constitue l'une des principales productions qui fait le bonheur des populations. En milieu traditionnel Zarma, dans l'Ouest du Niger, cette céréale constitue l'aliment de base et sa culture demeure l'une des principales préoccupations des populations. Ainsi, des études sur le mil, il en existe au Niger et les travaux de Yves (2007) retiennent notre attention. Pour cet auteur, le mil est non seulement la principale ressource en milieu Zarma, mais joue également un rôle important dans la vitalité de la langue parlée par ce peuple : « Au sud du Sahara, le Sahel est profondément marqué par la culture du mil, ressource essentielle à la vie de cette région. On le retrouve partout dans les coutumes, la vie quotidienne. » (Bernard, 2007 : 1)

Pour cet auteur, cette céréale est d'une grande importance. Ceci, non seulement en tant que principale ressource alimentaire, mais aussi du point de vue culturel et dans l'imaginaire populaire. Dans ses recherches, l'auteur a recueilli en plus d'informations sur la pratique culturale de cette graminée, des contes, des devinettes, des proverbes…, dans la langue songhay-zarma parlée à l'Ouest du Niger. En effet, la langue zarma, variété du groupe songhay de la famille Nilo-Saharienne, présente un vocabulaire, lequel est sous-tendu par une morphologie souvent adaptée à un contexte ou à un domaine particulier de la vie des locuteurs.

Cela dit, dans un domaine particulier d'activité, il importe de cerner l'étymologie et/ou la morphologie des mots expressions y afférant, afin d'être mieux situé par rapport à cette activité. Le zarma, souvent qualifié de langue pauvre par les moins avisés, possède comme toute autre langue des manières de former son vocabulaire. Dans un domaine comme l'agriculture, ce vocabulaire concerne les choses de la nature (les saison ou périodes de l'année, la pluie, le sol et ses différents aspects…), les techniques agricoles (jachère, modes d'ensemencement, soins à porter aux plantes…), le matériel aratoire, etc. Par ailleurs, la langue étant le creuset par excellence de la culture et que l'agriculture fait partie intégrante de la vie des peuples, la langue zarma regorge de mots, ainsi que d'autres formes d'expressions idiomatiques qui foisonnent dans le domaine agricole, notamment en ce qui concerne la culture du mil. il s'agit donc d'un domaine très riche en vocabulaire et où l'activité langagière est assez fournie.

A l'évidence, les mots et expressions propres à ce domaine relèvent de l'exclusivité de la langue en question (à quelques exceptions près). Ce qui laisse présager que aussi bien dans la théorie que dans la pratique, cette

agriculture n'est pas influencée par des apports extérieurs. Tenant compte de ce qui précède, cette étude vise un double objectif :

- ***montrer, comment le paysan zarma du Niger procède pour former les mots et expressions en lien avec la culture et la production du mil ;***
- ***déterminer les implications sémantiques et socioculturelles économiques du vocabulaire en usage dans ledit domaine.***

Ainsi, après avoir exposé le cadre théorique et méthodologique, nous présentons brièvement le peuple et la langue concernés avant de procéder à l'analyse et à l'interprétation des données.

1. Cadre théorique et méthodologique

Comme disait Saussure (1916-1995), on ne peut pas imaginer une langue n'appartenant pas à un groupe social donné tout comme il est impossible de trouver une communauté humaine ne possédant pas un système de communication. Par ailleurs, quel que soit le domaine d'activité concerné, un certain type de mots est utilisé pour désigner ou qualifier les usages en cours. C'est l'étude de cette liste de mots que Dubois *et al.* (1994 : 481) appelle terminologie : on appelle terminologie « l'étude systématique de la dénomination des notions (ou concepts) spécifiques de domaines spécialisés de connaissances ou des techniques ». Concernant le monde rural dont nous traitons le cas de l'agriculture, Bréal (1877) disait : « (…) si l'on examine les noms donnés par nos paysans aux phénomènes naturels, on sera surpris de la diversité des mots qu'ils emploient. Pour beaucoup de variétés d'un seul et même fait, que nous comprenons sous un seul nom, le paysan a des désignations particulières dont il se sert avec justesse : cette sorte de vocabulaire est le produit d'une longue suite d'observations et constitue une science qui se transmet chez les laboureurs et chez les bergers » (Bréal, 1877 : 166).
Dans notre analyse, nous nous référons également à divers travaux de description concernant les langues du groupe songhay (parmi lesquelles se trouvent le zarma). On peut citer, entre autres : Tersis, (1976) et Oumarou Yaro (1993). Par ailleurs, le zarma étant une langue à tons, les théories concernant cette catégorie de langues seront mises à

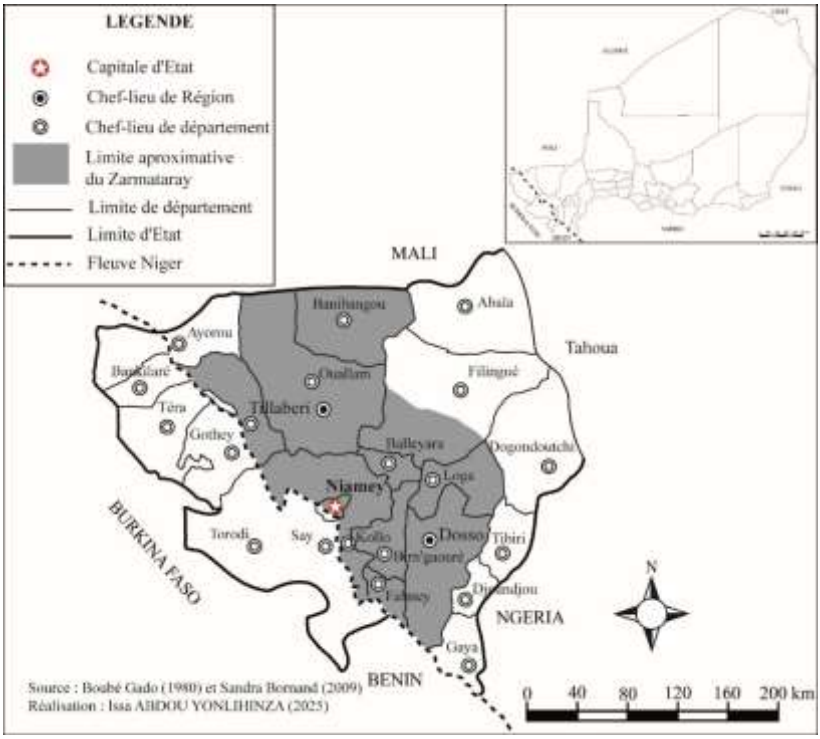
contribution. C'est d'ailleurs dans cette lancée que Mallam Garba (sans date), en parlant de la dérivation (« agglutination d'éléments lexicaux, dont un au moins n'est pas susceptible d'emploi indépendant… » Dubois *et al* (1994 : 136)) rapporte l'idée selon laquelle, dans les langues à tons, la dérivation peut s'effectuer tout juste par un changement de tons.
La méthodologie consiste d'abord à une recherche documentaire, ensuite à la formation d'un corpus à base d'éléments lexicaux et enfin une analyse et interprétation des données. Pour ce faire, outre la documentation disponible (Yves (2007), Moussa (2012) et Soumana (2016), nous avons procédé au questionnement, à l'enquête et à l'observation des faits ; en cela, notre expérience personnelle de locuteur natif a été un atout de taille. L'analyse basée sur une démarche qualitative consistera à déterminer la morphologie et le sens des éléments de vocabulaire constituant le corpus. Cela permettra de déterminer des notions socioculturelles, historiques ou socioéconomiques sous-tendues par l'utilisation de certains mots et expressions en usage dans le domaine d'activité en question. Dans la transcription des mots en zarma nous utilisons les tons lorsque cela permet de lever certaines équivoques.

2. Peuple, Langue et espace Zarma

Selon Tersis (1976 : 9) : « Les Zarma parlent une langue rattachée au groupe Songhay et classée par J. Greenberg dans la famille nilo-saharienne ». Cependant, cette thèse est réfutée par des chercheurs, comme Nicolaï (2012), selon qui le rattachement du songhay (dont est issu le zarma) à la grande famille de langues Nilo-Saharienne pose de nombreux problèmes. Pour ce chercheur, le songhay devrait se rattacher à la famille Niger-Congo car, ce groupe « présente des affinités très nettes et de façon à peu près équivalente à la fois avec les langues mandé (qui font partie de la famille Niger-Congo) et avec les langues sahariennes dont le zarma ».
Dans ses travaux, Niandou Maïga (2001), rapporte que le Zarma est localisé principalement à l'Ouest de la République du Niger, comme indiqué dans la carte ci-dessous. Les Zarma peuplent tout le long de la région de Tillabéri (Ouallam, Kollo) ainsi qu'une bonne partie de la région de Dosso. Pour cet auteur, la désignation aynehã « j'ai dit que » convient le mieux pour cet ensemble ethnolinguistique composé des Songhay, des Dendi et des Zarma. Dans cet ensemble, les Zarma ou

Zarmey sont surtout répartis dans trois (3) grands espaces géographiques : Zarmataray, Zigui et Boboye.
On comprend avec Gado (1980) que le Zarmatarey est cet ensemble géographique qui s'étend d'Est en Ouest de Bolbole dans la région de Dosso ou Zigui à la ligne Ouallam-Simiri-Niamey. Du Nord au Sud, ce territoire part de Banibagou dans le Zarmaganda à Kullu sur le fleuve Niger.

Carte n°1 : localisation du Zarmataray (pays des Zarma) au Niger



Considéré comme le standard (enseigné dans les centres de formation et certaines écoles professionnelles), le zarma est la deuxième langue la plus parlée au Niger après le haoussa qui est la langue première de plus de la moitié de la population nigérienne. A ce titre, il est utilisé dans les médias. En outre, c'est cette version standard qui est étudiée à la Faculté des

Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Niamey, au même titre qu'un certain nombre de langues nationales du pays telles que : le haoussa, le fulfulde, le kanuri, le tamajaq ou le gulmancema.
Selon la politique éducative en vigueur, il est également enseigné dans les écoles bilingues ainsi que la plupart des écoles professionnelles et techniques, par exemple : l'Institut de Formation en Alphabétisation et en Éducation Non Formelle (IFAENF), les Écoles de formation des enseignants (EN). De par son histoire, la langue zarma connaît un dynamisme social et culturel important. Pour Saïbou Adamou (2008) : « La modernité de cette langue se trouve aussi dans le recours subtil à d'autres langues : le français, l'anglais, le haoussa, l'arabe, le dioula, le fulfulde et le soninké. La langue zarma, comme la plupart des langues, n'est pas un simple héritage ; c'est un carrefour où se croisent des chemins divers ». (Saïbou Adamou, 2008 : 23).

3. Les saisons : désignation et caractéristiques

Avant de rentrer dans le vif du sujet, il nous paraît judicieux de donner la définition de deux concepts essentiels : il s'agit de « saison » et de « désignation ».
Le mot « saison » (*alwaati* en zarma) désigne, selon le dictionnaire Larousse « chacune des quatre parties en lesquelles l'année est divisée par les équinoxes et les solstices » (*Larousse*, 2016 : 1037) ou, plus précisément, « Période de l'année où les conditions climatiques restent à peu près constantes : la saison des pluies » (ibidem).
Par ailleurs, Dubois *et al.* (1994) de signifier que, la désignation (*mâ* en zarma) est le fait « qu'un signe renvoie à un objet, un procès, à une qualité etc., de la réalité extralinguistique telle qu'elle est structurée par les formations idéologiques (culture, expériences) d'un groupe humain donné » (Dubois *et al.*, 1994 : 139).
En somme, il existe trois (3) saisons, correspondant à quatre périodes importantes de l'année : *jaw* (saison froide), *hayni* (saison sèche-chaude), *kaydiya* ou *korsol* (saison pluvieuse) et *hemar* (période de moisson), cette dernière se présentant à la fin de la saison pluvieuse et pouvant s'étendre au début de la saison froide. Ces différentes périodes présentent des caractéristiques distinctes, enfouies dans la morphologie et la sémantique de leur terminologie.

3.1 La saison froide : jâw

C'est celle qui vient immédiatement après la saison des pluies (*kàydíyà* ou *kórsól*). Le mot *jâw* obtenu par simple changement de schème tonal du mot *jàw* « soif » : ton bas (ˋ) devient haut-bas (ˆ). Cela pourrait être une dérivation à partir de ce deuxième (mot *jàw* « soif ») : « Pris en un sens large, le terme de dérivation peut désigner de façon générale le processus de formation des unités lexicales. […] La dérivation consiste en l'agglutination d'éléments lexicaux, dont un au moins n'est pas susceptible d'emploi indépendant, en une forme unique » (Dubois *et al.*, 1994 : 136).

Toutefois, la dérivation dont il est ici question inclura un rapport sémantique entre les deux mots, car aussi bien le mot de base que le dérivé, tous relèvent d'une même catégorie grammaticale : ce sont tous des substantifs.

Au demeurant, la dérivation dont il est ici question s'explique du fait que la saison froide (*jâw*) arrive immédiatement après l'hivernage. Ainsi, trois mois durant, les pluies se sont succédé faisant le bonheur aussi bien des animaux que des végétaux. L'installation de la saison suivante, caractérisée par l'absence de pluie est donc exprimée à travers le mot qui sert à la désigner. En effet, d'un point de vue sémantique, le mot jàw désignant la soif (ou une envie de quelque chose, comme dans *gooro jàw* « envie de cola » - Yves et Whyte Kaba, 1994 : 97-) est aussi utilisé pour désigner toute sorte de manque d'eau. Ainsi, l'absence d'un point d'eau dans un village, la rareté ou l'absence des pluies…, tout ceci se rapporte à la soif et est désigné par le vocable *jàw*. Ce qui explique le lien entre ce mot et l'appellation de la saison suivant celle des pluies, se caractérisant par l'absence totale de ces dernières. Cela s'explique par le fait que, dans l'espace sahélien, connu pour son climat tropical chaud, la fin de la saison des pluies a comme corollaire un assèchement de la nature et donc des marigots et autres points d'eau. Ce déficit hydrique se traduit par l'arrêt des activités agricoles en grande pompe, invitant les populations les plus laborieuses à s'intéresser aux cultures de contre-saison qu'elles nomment *jâw-goy* (travail en saison froide).

Proverbe : *jaw na sabara gar nda nga kusa*

La saison froide a trouvé l'arbre nger avec sa poussière (Yves, 2011 :29)

3.2 La saison chaude : háynì

Cette saison vient immédiatement après la première, ci-haut présentée. Elle est caractérisée par une chaleur intense, pourvoyeuse de pluie. Ce qui explique certainement le fait qu'elle soit suivie de la saison des pluies. En effet, les paysans sont conscients du fait que la grande chaleur est pourvoyeuse de pluies abondantes. Et, celles-ci apportent de grandes récoltes. Aussi, cette saison est celle pendant laquelle la préparation des champs et des semis est de mise. La préparation du champ relève du défrichage (*fárí zóórúyâŋ*), de son nettoyage pour écarter les anciennes tiges de mil (*kwáárì káryán*), de la fumure (*fárí bírjíyâŋ*) à la sélection des semis (*dúmí súúbânyâŋ*)… La fin de cette saison est marquée par deux faits majeurs : l'arrêt de l'harmattan et l'arrivée de la bise (*hàw báréyâŋ*) et aussi l'installation des premières cigognes (*wààlìyà kààyâŋ*).

D'un point de vue morphologique, la formation de ce mot s'apparente à celle du premier vocable ci-haut examiné. En effet, le mil (*hàynì*) étant le pilier de l'alimentation en pays zarma tout, en matière de culture se réfère à cette céréale. C'est pourquoi, en premier chef, la culture du mil constitue la principale préoccupation de ces populations. Aussi, à regarder de près la morphologie du mot *háynì* (saison chaude) de par sa principale caractéristique qui est la chaleur intense, mais aussi les activités qui y sont menées dans le but de tendre vers une bonne production de ladite céréale, on peut, d'un point de vue linguistique faire la relation entre *háynì* (saison chaude) et *hàynì* (mil). Cette relation induit une dérivation incluant un changement de schème tonal au niveau de la voyelle médiane : « à » qui devient « á » ; le ton bas du « a » au niveau de *hàynì* (mil) devenant un ton haut au niveau de *háynì* (saison chaude) induit un changement de sens.

Proverbe : *Farmi kakaw si te kala hayni*

On ne peut discuter à propos de labour que pendant la saison chaude.

Ce proverbe exprime le fait que, la saison des pluies étant la période à laquelle se tiennent les travaux champêtres, l'on ne peut prétendre être meilleur laboureur que l'autre. Ainsi, du fait que cela peut se vérifier sans tarder la discussion sera de courte durée. Ce proverbe s'utilise donc lorsque quelqu'un te dit quelque chose que tu n'as pas (lui non plus) les moyens de vérifier in situ.

3.3 La saison des pluies : kàydíyà (ou kórsól selon les localités)

Elle est la période la plus attendue, car dédiée au activités agricoles gages de vie en milieu rural. Pendant cette saison, une terminologie riche et variée est utilisée. Celle-ci concerne la pluviométrie (selon la manière dont la pluie arrive, la période…), les différentes variations que subit le mil, de la graine à semer (*dumi*) à l'épi (*jeeni*), et les différentes activités et pratiques agricoles qui sous-tendent la culture de cette céréale. C'est la période de l'année où la flore tout comme la faune prospèrent. Différents types d'herbes poussent et la végétation abonde. Pour ce qui est de la faune, les animaux s'abreuvent facilement aux multiples mares et marigots qui se drainent. Les premières pluies sont d'ailleurs l'occasion de l'apparition de l'insecte appelé *kaydiyayze* ou « fils de la saison pluvieuse » (acarien, dinothrombidium) dont la beauté et la candeur ne laissent pas indifférents les enfants en partance pour les champs. En lien avec la régénération des marigots et autres points d'eau, il existe un proverbe assez connu en milieu Zarma :

Proverbe

Bangu koyko no ga di kooro-hiiri

Il n'appartient qu'à celui qui fréquente les bords des marigots de voir les larves de têtard : c'est parce qu'on fréquente un lieu, qu'on évoque ce qui s'y trouve.

3.3.1 À propos de la pluie

Selon la période et la manière dont la pluie arrive, différentes désignations sont reconnues, parmi lesquels quatre sont les plus couramment utilisées :

Duma-cin hari : de *duma* (semer) et de *cin*, dérivant de l'assourdissement de la sonore [dj] : [dj] de *jíné* (devant) qui devient [c] dans *cín* (devant) ; le terme *duma-cin* désignant ainsi la toute première pluie occasionnant les premières semences ;

Taji-daabu : de *taji* (nouveau) et de *daabu* (fermer), le mot *taji-daabu* désigne la toute première pluie qui vient après les semis. C'est une pluie très attendue, car elle est source d'espoir. Sa venue non tardive indique que les jeunes pousses de mil (*buzugu*) sortiront de terre sans risque aucun.

Mímísí : formé à partir d'un redoublement partiel, ce mot résonne comme une onomatopée décrivant la manière dont une pluie arrive de façon lente, sous forme de gouttes.

Za-za **:** mot qui est issu du redoublement du terme *za* « prendre » est caractéristique du type de pluie observée généralement en mi-août, coïncidant généralement avec un niveau de croissance assez remarquable du mil (montaison). A cette période, le manque d'eau est préjudiciable à la survie du mil. Aussi, il pleut par intermittence et de manière impromptue. Le fait que la pluie s'arrête et reprend sans préavis est ainsi assimilé, de façon métaphorique, au fait de « prendre » (*za*) plusieurs fois dans la journée. Ce qui pourrait être à l'origine de ce mot redoublé *za-za* (prendre de façon répétitive).

3.4 La période de moisson : heemar

C'est la période de l'abondance : le mil (et autres produits agricoles) étant mûr, les paysans s'adonnent à la récolte. C'est un moment très attendu et très crucial de l'année. A cette période, les populations profitent des fruits de leur labeur. La récolte suppose disponibilité de nourriture mais aussi disponibilité financière. C'est aussi, malheureusement à cette période que se développent certaines maladies comme le paludisme appelé *heemariize*, formé à partir de *heemar* (période de moisson) et *ize* (enfant, fils) qui veut dire littéralement le fils de la période de moisson). En outre cette période est l'occasion d'assister à différentes manifestations socioculturelles dont, entre autres le *maani-foori* (fête des grosses femmes). Le mot est composé de *maani* (graisse) et de *foori* (jeu, cérémonie, fête). Ainsi la période des récoltes (*heemar*) est une occasion pour les femmes de faire du gavage (*hanandi*) pour grossir à suffisance afin de montrer à tout le village la bravoure de leur homme : une femme maigre est la risée de tous et son mari est considéré comme un homme indigne. Cette période occasionne aussi le *koobu* (glanage). Activité (*koobu-koobu*) qui consiste, pour les femmes de parcourir une seconde fois le champ déjà récolté. Les épis de mil omis ou négligés (parce qu'estimés trop fins) par les moissonneurs sont à présent récupérés par les femmes. Les graines de mil obtenus par égrenage de ce glanage servent à la vente pour avoir de quoi subvenir à certaines dépenses. Toutefois, ce travail n'est pas la seule source de revenue pour les femmes en période de récolte : il y a des produits comme l'arachide, le voandzou, le sésame….

4. Les préparatifs de la saison agricole

Parmi les signes du début de la saison pluvieuse, on note l'apparition des cigognes (*waaliya kaayan*), le changement de la direction du vent (*haw bareyan*) … Une fois ces signes apparus, les préparatifs commencent, entre autres activités préparatoires :

La préparation du terrain, consiste au défrichage (*fari zooruyaŋ*), au dessouchage (*kwaari karyaŋ*) et l'enfumage (*fari birjiyaŋ*). De ces trois activités, la première concerne les champs nouvellement mis valeurs (*sakara*) et les deux dernières concernent les champs qui sont à leur deuxième année d'exploitation (*laali*-banda) et plus (*kwaari-kwaari*). Dans ce registre typologique des champs et de leur préparation, le vocabulaire utilisé est essentiellement basé sur la composition/dérivation. D'un point de vue morphologique, on note différents types de composés, parmi lesquels des composé simples (*laali-banda*), un redoublement (*kwaari-kwaari*), des composés/dérivés *fari zooruyaŋ*. Au plan sémantique, les nuances suivantes sont marquées, en lien avec la typologie des champs cultivés :

sakara : mot simple désignant un champ cultivé pour la première fois soit généralement après une longue jachère ;

laali-banda : formé de *laali* (« herbe graminée. *Andropogon Gayanus*. Herbe à secco » Bernard et White Kaba, 1994 : 121) et de banda (ici après), il s'agit d'un champ qui est à sa deuxième année de culture ;

kwaari-kwaari : formé à partir du redoublement de *kwaari* (tige de mil) cette formation lexicale rappelle le fait qu'il s'agit d'un champ de mil cultivé pendant au moins trois (3) ans.

Fari-furu : de *fari* (champ) et *furu* (jeter), ce terme désigne un champ mis en jachère. En effet, après un certain nombre d'années de culture, le paysan, se rendant compte que son champ a perdu de sa fertilité, cesse de l'exploiter. Cette technique culturale, consistant à laisser le champ pendant des années afin de lui permettre de régénérer est connue des paysans en milieu traditionnel Zarma. Ainsi, le mot *furu* (jeter), qui est ici employé, ne veut pas dire que le champ est abandonné à jamais.

Kùrbà : entendu comme le petit champ, il s'agit d'un lopin de terre que les jeunes non encore mariés cultivent tout seuls. Ils travaillent dans le champ familial jusqu'à l'heure de la descente. Ensuite ils partent tout seuls dans leurs « petits champs » ou *Kùrbà* pour continuer. Le produit de la récolte de ce petit champ appartient au jeune, c'est son effort personnel. Il s'agit donc d'un apprentissage à l'auto-gestion, à partir duquel le sens de responsabilité et de devoir vis-à-vis de la communauté y est cultivé.

4. De la graine à l'épi

Selon Dupuy (2017), le mil domestique est hérité d'une première espèce dite sauvage, de telle sorte que les agriculteurs n'imaginent pas que cette dernière dérive du premier. Pour cet auteur, « La plante cultivée est d'aspect très différent. Appelée « mil à chandelle » ou « mil pénicillaire » ou encore « petit mil », elle se compose tout au plus d'une dizaine de tiges longues et robustes aux extrémités desquelles se développe un gros épi cylindrique sans soie végétale apparente. Les épis sont constitués d'une juxtaposition d'épillets contenant les graines (Dupuy, 2017)
En langue zarma, une terminologie est utilisée pour décrire ces différentes étapes de la croissance de cette plante. Elle concerne différents types de formations lexicales : mots simples et composés divers. La première étape de cette croissance passe par l'ensemencement.

4.1 L'ensemencement

Il faut préciser que pour la semence (*dumayaŋ*), le paysan sélectionne les meilleurs épis de sa production de l'année précédente. Ceux-ci sont conservés en lieu sûr jusqu'aux premiers signes annonciateurs de la saison hivernale. Une fois ces signes observés, le terrain préparé, le semi doit être apprêté. La graine est ainsi séparée de la paille (*safa* ou *safayaŋ*).
Il faut retenir qu'en milieu zarma deux principales variétés de mil de son connues. Une première variété, *hayni ciray* (mil rouge), est la plus appréciée à cause de certaines qualités : il est rapide (dure environ 90 jours pour être récolté), se conserve durant plusieurs années sans être avarié, le goût est mieux apprécié et ne perd pas en quantité pendant la cuisson. Cette variété est celle qui est cultivée dans les champs qui jouxtent le village, au bord des puits…. Cela permettra de libérer rapidement les champs aux abords du village afin que le bétail puisse être

rapidement servi. Pendant ce temps la deuxième variété, somno (ou mil tardif) est à peine au stade d'épiaison, dans des champs se trouvant souvent à plusieurs kilomètres du village. Sa description correspond à tout le contraire de la première variété.
Selon le choix du paysan, il peut déjà procéder à l'ensemencement à sec. Ce procédé qui ne fait pas l'unanimité des cultivateurs à cause de risques qu'il comporte (le mil peut être endommagé par les insectes si la première pluie met du temps à venir) est désigné par le terme *bisine* (semi à sec). Ce terme est emprunté à la langue haoussa sous la forme *binne* (enfouir). Son intégration dans la langue zarma a été possible grâce à l'infixation de la syllabe +si entre le bi+ et le +ne : *binne* (haoussa) devient donc *bisine* (zarma).

Au contraire, le paysan attendra une première pluie suffisante pour l'ensemencement, ceci est le choix de la plupart des paysans. Une fois qu'il pleut à suffisance, le champ (*fari*) est ensemencé par sillons (*bata*). Ces intervalles laissés entre les pieds de mil facilitent le labour (*farmi*), car le laboureur (*alfari*) procède par sillons pour désherber le champ avec sa hilaire (*kumbu*).

Ainsi, à partir de *fari* (champ) on a :

- *alfari* (laboureur, cultivateur), par préfixation de al+ ;
- *farmi* (action de labourer), par suffixation de +mi ;
- *farfara* (faire l'ouvrier agricole) par redoublement partiel du mot *fari* ;
- *farfarayze* (ouvrier agricole) par dérivation à partir de *farfara*.
- *alfari zunku* (cultivateur paresseux) composé à partir de alfari (cultivateur) et de zunku (qui n'est pas courageux, paresseux) : *Alfari zunku wande go taabi ra* (la femme d'un cultivateur paresseux souffre) Bernard et White kaba (1994 : 188).

Comme on le constate, beaucoup de mots dérivent du mot *alfari* qui veut dire champ. Cela du fait que du terrain à cultiver dépend toute autre activité en lien la culture. Cette liste bien que n'étant pas exhaustive, peut connaitre d'autres entrées au vu de l'évolution de la langue.

Proverbe
Farmi kokor day weete
La fin de la culture n'est qu'une matinée : chaque chose a un temps.

4.2 Les étapes de la croissance du mil

Deux ou trois jours après la semence, le mil sort sous forme de touffes (*buzugu*). Ces touffes vertes apparaissent dans chaque trou (*bunga*) et sont visibles à travers tout le champ. Après environ deux semaines, on procèdera aux labours. Cette activité a un double objectif : éliminer les mauvaises herbes qui gênéraient le mil dans sa croissance, procéder au démariage permettant au mil de rester plus aéré : ce qui contribue efficacement à l'épanouissement des jeunes pousses de mil. De ce fait, le labour étant le meilleur stimulant pour les plants, au bout de quelques semaines le mil se voit épanoui, atteignant quelques 20 cm de hauteur. C'est là un premier un niveau d'appréciation et le cultivateur dira : *hayno ga gorɲo daabu* (la taille du mil lui sert à couvrir une poule). Après cette étape le mil connaîtra la période de montaison (*hayno na kwaari kar*). Cette phase est suivie, à son tour, du premier signe d'épiaison (*hayno na me-wi*). Après l'apparition des épis, ceux-ci commencent à pousser des graines (*hayno kwaaray*). Lorsque les graines sont encore très fraiches on dira : *hayno tarra*. Lorsque les graines fraiches deviennent plus fermes (*jirmay*), elles sont comestibles après exposition à la braise. Enfin, le mil murit une fois que ces graines jaunissent, durcissent.
Proverbe : *kwaari kaaniyo no ga zumbu hayno ga*
C'est la saveur de la tige de mil qui se transporte dans la graine. (tel père tel fils).

Discussions des résultats

Cette étude qui concerne la production du mil en milieu traditionnel Zarma, est axée sur une analyse du vocabulaire utilisé dans ledit domaine. Certes, le corpus objet de notre analyse n'a pas cerné tous les aspects de ce domaine d'activité : nous nous sommes limité à des notions pratiques. L'analyse fait ressortir que les mots et expressions utilisés, concernant cette activité relève du substrat linguistique de la langue visée : chaque étape du processus, chaque technique est nommée à partir d'un mot de la langue. Cet état d'esprit s'inscrit dans la vision de Bréal

(1877) décrivant la manière dont les paysans Grecs procédaient pour nommer les phénomènes liés à la nature : pour lui c'est l'observation et la manipulation des ressources de la langue qui permettaient à ces paysans de trouver les mots et expressions servant à nommer lesdits phénomènes. Ainsi, dit-il : « L'esprit observateur des Grecs, servi par un idiome flexible, multiplia les surnoms donnés aux phénomènes de la nature » Bréal (1877 : 166-167).

Par ailleurs, dans leur formation, on note plus de mots simples que de mots composés ou de dérivés. Le constat, à ce niveau est que la formation du vocabulaire de la production du mil est basée sur la mobilisation des ressources propres à la langue. En fait, le phénomène de contact de langue n'a pas beaucoup influencé la terminologie de ce domaine d'activité. Par conséquent des phénomènes comme l'emprunt, le calque… utilisé généralement pour pallier certains vides lexicaux ne sont pas au rendez-vous. En outre, ce vocabulaire purement exogène est doublé d'idiotismes, de proverbes, de dictons…

Cet agrégat linguistique dénote du fait que comme dans toute communauté humaine, l'agriculture est profondément ancrée dans la communauté Zarma du Niger, dont elle est la principale activité. Cependant, au plan sociolinguistique, l'utilisation d'une terminologie quasiment archaïque est la preuve que les techniques culturales en cours en milieu Zarma, en particulier, et au Niger en général est de type archaïque. Celle-ci n'est pas en phase avec l'évolution technique et technologique. La modernité aurait certainement imposé l'utilisation de termes d'emprunts, de calques ou de tout arsenal linguistique concourant à maintenir l'origine des mots ou des pratiques et techniques y afférents.

Conclusion

Cette étude s'est basée sur une analyse sociolinguistique du vocabulaire utilisé dans le processus de la culture du mil dans la société traditionnelle Zarma du Niger. L'analyse fait ressortir une terminologie assez riche utilisée pour qualifier les différentes périodes de l'année, les types de champs, les techniques utilisées mais aussi, les différentes étapes de la croissance du mil. Autour de cette céréale, base de l'alimentation pour les populations concernées, on note un foisonnement de mots, d'expressions diverses et de proverbes en lien sa production (et même son utilisation dans l'alimentation). La présence d'une telle terminologie

dans ce secteur d'activité est la preuve d'une certaine stagnation dans les pratiques encore en vigueur dans le domaine. Par conséquent, eu égard à la nouvelle marche du monde et aux réalités sociodémographiques actuelles, il urge que l'Etat du Niger mette en place un système d'exploitation agricole permettant d'atteindre l'auto-suffisance alimentaire qui reste encore un défi pour ses populations.

Cette étude montre ainsi comment les données sur les langues permettent d'identifier des problèmes liés à la vie des communautés, afin d'y apporter des solutions. Nous souhaitons que des études de ce genre interviennent pour qu'à la limite, des solutions définitives soient trouvées à certains maux qui minent la société. Par ailleurs, cette étude peut être utile dans le cadre de l'enseignement des langues, en ce sens que les mots et expressions en lien avec le domaine étudié sont méconnus de bon nombre d'enfants surtout en milieu urbain. Ainsi, l'étude contribue à la connaissance de la langue et de la culture zarma pour ses locuteurs dans un registre spécifique, celui du domaine agricole. C'est donc le lieu de dire qu'à bien d'égards, les langues africaines en général, et celles nigériennes en particulier, peuvent être mises à contribution pour amorcer un réel développement de nos nations.

Bibliographie

Ali Saoudé , (2001), Le proverbe haoussa : forme et sens, Paris, Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Thèse de Doctorat

Bernard Yves (2007), Le mil merveilles du Sahel, Paris, L'harmattan

Saïbou Adamou Amadou (2008) « A ma kaanu sanda ji » Programme SOUTEBA, Niamey

Boubé Gado, (1980), « Le Zarmatarey, Contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri », Niamey, IRSH

Bréal Michel (1877) « mélange de mythologie et de linguistique » Paris, Hachette

Dupuy Christian. (2017), « La domestication du mil et ses implications sociétales ». Le Saharien, halshs-

Dubois Jean *et al* (1994) « Dictionnaire de Linguistique » Larousse, Paris, France

Niandou Chaïbou Maïga (2001) « La communauté linguistique ay ne hã (soŋay-dendi-zarma) au Niger : unité, diversités et degré d'intercompréhension dans la communication » volume I ; Thèse de

Doctorat présenté à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne pour l'obtention du grade de Doctorat ès lettres
Oumarou Yaro Bourahima (1993) « Elément de description du zarma (Niger) » Thèse de Doctorat (nouveau régime) des sciences du langage. Linguistique et didactique des langues. Université Sthendal, Grenoble III
Saussure Ferdinand (de), (1916-1995) «Cours de Linguistique générale », Paris, Payot et Rivages 106 bd Saint-Germain.
Tersis Nicole (1976) « La mare à la vérité » SELAF
Bernard Yves, White-Kaba Mary (1994) « Dictionnaire zarma-français » Imprimerie Taraya ACCT